

Penser le manque

Jean Claude Ameisen

Penser, c'est toujours apprendre à penser le manque qu'est aussi la pensée, et parlant, à préserver ce manque en l'amenant à la parole.
Maurice Blanchot. *Le Livre à venir*.

Les sciences d'hier étaient riches du manque des sciences d'aujourd'hui. Les sciences d'aujourd'hui sont riches du manque des recherches à venir. Et tout espoir que la recherche fera demain de grandes découvertes est d'abord affirmation de la certitude d'un manque. *On mesure l'importance d'une découverte dit François Jacob à la surprise qu'elle cause. À ce qui nous manquait pour simplement nous y attendre.*

La science efface l'ignorance d'hier et révèle l'ignorance d'aujourd'hui dit le physicien David Gross.

La démarche scientifique est plus que la somme des connaissances qu'elle permet à un moment donné d'apporter sur les relations de causalité qui opèrent dans le monde. Elle est la démarche qui permet de remettre en question la validité de ces relations de causalité en explorant l'inconnu, à la recherche de connaissances nouvelles, dont la validité dépendra de leur capacité à interpréter, à anticiper et à manipuler des dimensions, toujours plus riches, de la réalité qui nous deviennent perceptibles. Elle ne peut avoir d'autre objet. Ni proposer la sagesse. Ni le bonheur. Ni, comme disait l'évolutionniste Stephen Jay Gould *un réconfort ou une consolation*.

La seule certitude de la démarche scientifique, c'est que toute connaissance d'ordre scientifique sur le monde ne durera qu'aussi longtemps que sa remise en question lui permettra d'être confrontée à la réalité telle que nous pouvons la percevoir. Et il y a dans ce postulat, l'humilité de l'affirmation d'un manque.

Il y a une confusion fréquente : les sciences n'ont bien évidemment jamais fait la preuve – et la question d'une telle preuve sortirait de leur champ, le champ des hypothèses testables – de l'absence de tout projet, de toute finalité, de toute intentionnalité, ou de Dieu – dans l'univers. Elles ont plus simplement fait la preuve de l'extraordinaire efficacité, en termes de compréhension et de manipulation de la réalité, telle qu'elle nous apparaît, que leur conféré la décision d'exclure de son champ de validité toute explication de l'univers fondée sur une notion non explorable de projet, d'intentionnalité, ou de finalité.

La confusion s'est poursuivie jusqu'à nos jours, avec les combats de mouvements religieux tentant de réfuter les données des sciences à partir d'arguments de nature théologique – comme l'église l'avait fait avec Giordano Bruno et avec Galilée au XVII^{ème} siècle, puis avec tant d'autres... – et avec les combats de certains scientifiques, comme l'évolutionniste Richard Dawkins dans son livre, *L'Illusion Dieu*¹, tentant de réfuter la foi en l'existence de Dieu à partir d'arguments rationnels d'ordre scientifique. Que certaines explications de l'univers tirées d'une lecture littérale de certains textes religieux soient incompatibles avec les explications qu'ont apportées les sciences est une évidence. Mais ces contradictions n'ont en rien remis en cause ni la validité d'une démarche qui permet de faire voler des avions,

¹ Traduction littérale du titre anglais *The God delusion*. Le livre a été traduit en français sous le titre *Pour en finir avec Dieu*.

d'explorer Mars, de traiter des cancers ou de fabriquer de l'insuline à partir de bactéries... ni la validité d'une croyance en l'existence possible d'une transcendance dans l'univers.

Une autre source de confusion fréquente a été, et est toujours, de faire appel à l'un de ces domaines pour tenter d'apporter une preuve dans l'autre. Ainsi, jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle, l'étude scientifique de la diversité du vivant était considérée comme une entreprise de nature théologique – la *théologie naturelle* – qui permettait de révéler l'intention divine. Puis Charles Darwin et Alfred Russel Wallace découvrent, à 20 ans d'intervalle, la théorie de l'évolution du vivant, que Darwin expose, en 1859, dans *De l'Origine des espèces*. Des forces aveugles, des lois naturelles pouvaient à elle seules expliquer ce qui semblait jusque là inexplicable en l'absence de recours à l'intervention d'une intention, d'un projet ou d'une cause finale à l'œuvre dans l'univers – l'origine de la diversité du vivant et le mystère de l'adaptation. Mais dix ans plus tard, Wallace change d'avis sur un point : il est impossible, écrit-il, que les lois aveugles qui ont permis l'émergence et l'évolution de l'ensemble de la diversité du vivant, aient pu aussi permettre l'émergence des hautes capacités intellectuelles et morales de l'homme. Il y a là pour lui un saut qualitatif inconcevable. Mais au lieu de dire qu'il pense qu'il n'y a pas, pour l'instant, d'explication scientifique à l'émergence de l'espèce humaine, Wallace propose, comme *explication scientifique*, une explication hors du champ de la science : *une Intelligence supérieure* écrit-il *a veillé sur les lois de la nature* opérant une forme de *sélection artificielle* intentionnelle qui a permis la naissance de l'espèce humaine. C'est une période à laquelle il participe à des séances de spiritisme. Il y a entendu la voix de son frère, mort.

Darwin refusera toujours ce départ de Wallace de la démarche scientifique, ce retour, même partiel, à la *théologie naturelle*. Et il publiera *La Généalogie de l'homme*, le livre dans lequel il présentera tous les arguments scientifiques permettant d'expliquer l'émergence de l'espèce humaine sans avoir besoin de recourir à des *intentions* surnaturelles non explorables par la démarche scientifique.

Un autre exemple, opposé. A la fin des années 1920, plus d'un demi-siècle après la publication de *L'Origine des espèces*, le physicien Georges Lemaître propose que l'univers lui aussi a évolué, qu'il est en expansion : la théorie que ses détracteurs appelleront par dérision la théorie du *Big-Bang*. Lemaître est aussi un prêtre, que le pape Jean XXIII nommera président de l'Académie pontificale des sciences. Quelques années plus tôt, lorsque le pape Pie XII a dit que sa théorie scientifique validait le récit de *la Genèse*, Lemaître a protesté en demandant que ces deux domaines, la physique et la religion, soient considérés comme distincts. Il sera entendu.

Utiliser des données d'ordre scientifiques comme arguments en faveur d'une transcendance est une démarche de même ordre, et à mon avis aussi futile, que celle qui consiste à utiliser des données scientifiques comme arguments en faveur de l'absence de toute transcendance. Et sur ce plan, les évolutionnistes Simon Conway Morris et Dawkins, par exemple, se ressemblent : ils pensent tous deux, même si leurs conclusions sont opposées, que c'est la démarche scientifique qu'il faut utiliser pour se prononcer sur ce qui est hors du champ de la science... L'un voit dans la théorie de l'évolution l'indication d'une forme de transcendance, l'autre au contraire la preuve de l'absence de toute transcendance, et du caractère *a priori* absurde et condamnable de toute religion... Et le *principe anthropique*, proposé par certains physiciens, est un autre exemple de l'intrusion d'une argumentation d'ordre métaphysique dans le champ des sciences...

À la fin du XX^{ème} siècle, peu avant sa mort, Gould – qui présidait alors *L'Association Américaine pour l'Avancement de la Science*, éditrice de l'un des deux plus grands journaux

scientifiques dans le monde, le magazine *Science* – consacra un livre, *Rocs des Âges*², au rapports entre sciences et religions. Il y prônait une coexistence pacifique entre ce qu’il nommait deux des *rocs* anciens sur lesquels s’étaient fondées les sociétés humaines – la foi religieuse et la démarche scientifique. Il proposait une coexistence, une coévolution entre ces deux approches, qui pouvaient être complémentaires et non antagonistes, disait-il, à condition qu’elles demeurent séparées, qu’elles fassent en sorte d’être ce qu’il appelait *des magistères qui ne se recourent pas*.

Reconnaître le caractère profondément distinct des démarches scientifiques et spirituelles ou religieuses, et considérer qu’elles devraient se développer de manière indépendante et complémentaire, sans penser qu’elles pourraient épuiser à elles seules l’extraordinaire richesse de la réalité, c’est faire preuve d’humilité et de respect. Et lorsqu’une démarche se présente comme l’unique source de connaissance possible de la réalité, elle tend à devenir l’unique source de prescription des conduites humaines, et à se transformer en idéologie totalitaire : non pas une source de connaissance qui se met au service de chacun, mais une source de connaissance qui veut mettre chacun à son service. Les religions en ont fourni d’innombrables exemples depuis des temps immémoriaux, avec les tragiques ravages des fanatismes religieux et des guerres de religions. Les idées scientifiques ont aussi connu ces dérives, entre la fin du 19^{ème} siècle et le milieu du 20^{ème} siècle, avec les désastres du Darwinisme social et racial.

Les sciences bouleversent nos représentations. Et rendent floues des frontières. Frontières de l’espace et du temps... frontières entre la matière et le vivant... entre l’animal et l’humain... entre le corps et l’esprit... Frontières anciennes, qui séparaient. Frontières nouvelles, lieux de passage, d’émergence, seuils, transitions... Mais à travers ces transformations, le vivant apparaît toujours autre que la matière dont il émerge, l’humain, toujours autre que le vivant qui l’a fait naître, et la vie intérieure, la conscience la mémoire et les rêves vivent de leur propre existence dans ce corps qui les a fait naître et qu’ils animent. Nous sommes faits de poussières d’étoiles, mais ce qui brille en nous est d’une autre nature que ce qui brille dans les étoiles. Chacun de nous est plus que ce que nous pouvons en mesurer, quelle que soit l’époque où nous naissons et quelle que soit l’instrument que nous utilisons pour mesurer, expliquer, ou prédire.

Depuis la nuit des temps, les démarches spirituelles et religieuses ont posé que l’être humain est plus que ce que l’on pourra jamais en mesurer. Ce postulat est fondé sur une forme de connaissance, donnée *a priori*, de ce qui ne peut être mesuré : la part de divin, de sacré, la part de l’âme que chacun porte en soi. Et quand les religions n’ont pas cédé – ne cèdent pas – à cette tendance si fréquente, de hiérarchiser entre ceux qui possèderaient cette part de sacré et les autres, tant que les religions ne creusent pas le fossé entre « nous » et « les autres », plongeant ceux qui disent « nous » dans la lumière et rejetant « les autres » dans l’ombre et la nuit, elles proclament une forme d’égalité, par delà les innombrables différences, entre les êtres humains, égalité dans et par ce qui dépasse de loin ces différences que l’on peut percevoir et mesurer.

Une autre démarche plus récente, agnostique, contemporaine d’une séparation du religieux et du temporel, et du développement des sciences modernes, a été fondée sur la reconnaissance de ce qu’on a appelé les Droits de l’homme. Elle a posé comme première la certitude qu’il y a chez chacun, sans aucune exclusive d’aucune sorte, une part qui dépasse tout ce que l’on peut

² Traduction littérale du titre anglais *Rocks of Ages*. Le livre a été traduit en français sous le titre *Et Dieu dit: "Que Darwin soit!"*

percevoir, analyser, mesurer, et qui fonde l'égalité de tous et la liberté de chacun, et qui appelle à la fraternité. Mais à la différence des religions, qui voient en pleine lumière cette part en chacun de nous qui le dépasse – le sacré – la démarche éthique agnostique moderne pose cette part comme ce qui manque et manquera toujours à toute connaissance. Elle la pose comme un manque. Comme une ombre.

Et la part la plus lumineuse de chacun d'entre nous est dans l'ombre de ce qui ne peut être qu'accueilli, écouté, recherché – cette lumière de la vie intérieure à l'ombre de ce que nous percevons et apprenons du corps qui la fait naître et qu'elle anime.

Ce qui n'est pas entouré d'incertitude ne peut être la vérité disait le physicien Richard Feynman. C'est dans l'ombre de cette incertitude que peut persister la sensation d'un manque sans lequel il n'est pas d'émerveillement. Pas de questionnement. Pas de véritable respect.

Les sciences et les spiritualités s'interrogent, par des démarches radicalement différentes, sur nos origines. Sur ce qu'il y avait avant que nous soyons, et qui nous a donné naissance. Sur ce que ces origines nous révèlent du présent et de l'avenir. Les spiritualités parlent d'intention, de finalité, et de sens ; les sciences de relations de causalité rationnellement et expérimentalement testables. Chacune de ces démarches, et combien d'autres encore – les arts, les humanités, la démarche éthique – peut nous aider, à sa mesure, à la construction de notre commune humanité, pour autant qu'elle reconnaisse ce qui lui manque, et qu'elle soit mise au service du respect de tous ceux qui nous entourent, et de ceux qui nous survivront.

Jean Claude Ameisen est professeur d'Immunologie, Université Paris Diderot, Faculté de médecine Xavier Bichat, président du Comité d'éthique de l'Inserm, membre du Comité Consultatif National d'Éthique; il est l'auteur notamment de *La Sculpture du Vivant*, Points Seuil, 2003; et de *Dans la Lumière et les ombres. Darwin et le bouleversement du monde*, Fayard-Seuil, 2008.